

n°2

# Décor et urbanisme

à travers la rive sud

Loïc Vadelorge



Collection histoire(s) d'agglo

[www.agglo-de-rouen.fr](http://www.agglo-de-rouen.fr)

 Agglo. de Rouen  
HAÛTE NORMANDIE

MAISON BOURGEOISE (PIERRE/BRIGUE/SILEX),  
RUE J-B-GILBERT À SOTTEVILLE-LÈS-ROUEN



Chère Madame, Cher Monsieur,

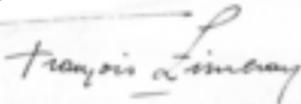
Les 37 communes de l'agglomération rouennaise possèdent un patrimoine d'une rare densité. Patrimoine architectural, naturel, mais aussi humain, qui a contribué largement au rayonnement de notre agglomération.

Le succès grandissant rencontré par cette collection est l'expression de l'intérêt majeur que chacun porte à ce qui fait son histoire, mais aussi son environnement quotidien.

Ce patrimoine est tout simplement le vôtre, et nous sommes heureux de vous le présenter.

Bien chaleureusement,

François ZIMERAY



*Président de l'Agglomération de Rouen*

Jean-Yves MERLE



*Vice-Président délégué  
Culture - Patrimoine - Jeunesse*



RUE J-B-GILBERT À SOTTEVILLE-LÈS-ROUEN, GRILLE ART  
NOUVEAU DATANT DES ANNÉES 20

On associe traditionnellement, à Rouen du moins, patrimoine et époques anciennes qui forment les fleurons patrimoniaux du centre-ville. C'est oublier d'autres édifices qui, pour être plus récents ou plus modestes et surtout périphériques, n'en constituent pas moins des éléments dignes de regards. Nos banlieues, constituées depuis moins d'un siècle, regorgent de demeures originales, qui témoignent à leur façon des modes de construction et de décoration qui ont traversé le XX<sup>e</sup> siècle : Modern Style, Art Déco, architecture fonctionnelle ou post-moderne. La visite commence dans le faubourg Saint-Sever, dont les archives architecturales sont trop souvent négligées par les rouennais. À l'écart du clinquant du centre commercial, les façades invitent à rompre le rythme d'une circulation utilitaire et à lever le nez.

## LA RUE D'ELBEUF

Entre l'église Saint-Sever et le boulevard de l'Europe, la rue Saint-Julien, très fréquentée, dissimule un chapelet de façades étonnantes. Après s'être garé dans les rues adjacentes, on pourra ici s'arrêter devant les numéros 13 et 36, qui témoignent à leur façon de la réception locale de l'Art nouveau. La fantaisie de la décoration des murs, des fenestrages ou des ferronneries est suffisamment rare à Rouen pour qu'on s'y arrête.

Au XX<sup>e</sup> siècle la ville semble en effet s'être délibérément écartée des tendances "baroques", pour prôner un art de construire et de décorer respectueux des lignes et des formes néo-

classiques. Les édifices qui, à l'instar de la gare SNCF de la rive droite, manient spontanément l'arabesque des lignes et jouent la profusion des motifs végétaux, se comptent sur les doigts de la main. Même constat en ce qui concerne la statuaire urbaine. Alors que la ville disposait de statues ambitieuses comme Richard Dufour, le "Rodin Normand", elle ne choisit, pour ses hommages, que des projets lisses et le plus souvent conformistes. Les grands architectes rouennais de l'entre-deux-guerres (Pierre Chirol, André Robinne) adopteront le style régionaliste (intégration de pans de bois, fermes débordantes) ou néo-classique (utilisation de

volumes sages, conformes à l'environnement, usage raisonné des formes cubistes).

Ici au contraire, les saillies (balcons, bow-windows) se déploient largement, la nudité de la pierre se drape de bas-reliefs végétaux, le répertoire des formes architecturales est parcouru en accéléré (accolades, courbes, arabesques, volutes...). Pour autant le baroque n'atteint pas les provocations du "style nouille" parisien. On reste mesuré. Au 13 bis on a même recours à un encorbellement régionaliste (branches de pommiers, buste de paysanne normande) qui rappelle le monument aux frères Bérat, érigé en 1906 dans le Jardin Solférino de la rive droite. De même la provocation des saillies de pierre et des lignes





MAISON ART NOUVEAU, RUE D'ELBEUF



des grilles sur la façade du 36, est adoucie par l'utilisation du pan de bois sur le côté (écharpes en croix de Saint-André, colombages, ferme débordante) et une charpente des plus classiques.

C'est dire la complexité des réceptions des modes artistiques. Si l'on trouvait en province des artisans (architectes, ferronniers, sculpteurs) et des commanditaires ouverts à une mode artistique aussi ludique et délirante que celle de l'Art nouveau, on en déclinait pas moins ses propositions selon une grille de référence régionaliste. Le souci de distinction de la bourgeoisie industrielle ou commerçante qui s'installe

dans ce quartier entre la Belle époque et la fin des années trente, ne va jamais jusqu'à l'adhésion à une esthétique de rupture. Le "style nouille" fut décrié à Paris (stations du métropolitain réalisées par Hector Guimard entre 1899 et 1904) pour ses excès et ne survécut pas à la Première guerre mondiale. À Rouen son acclimatation se réalisa en douceur, ce qui lui permit de se déployer au-delà de 1920. On peut s'en convaincre en comparant les façades de la rue Saint-Julien et celles des rues Louis-Loisel et Jean-Baptiste-Gilbert, situées à près de 2 km de là, de l'autre côté du Jardin des Plantes.

## LES RUES LOISEL ET JEAN-BAPTISTE-GILBERT À SOTTEVILLE

Le quartier compris entre le Jardin des Plantes, le Lycée Marcel-Sembat et le Lycée des Bruyères, mériterait une étude en soi. Les habitations bourgeoises, édifiées entre les années 1880 (style néo-gothique) et la fin des années trente (retour à l'ordre) rivalisent d'originalité décorative. La surprise est de taille pour l'observateur patient. Derrière l'apparente fadeur de l'alignement des façades et de la limpidité des matériaux utilisés (les fameuses demeures "briques et silex"), ces tranquilles rues de banlieue délivrent une véritable leçon d'Histoire de l'art.

Venant de la rue d'Amiens, on s'arrêtera tout d'abord dans la rue

de Loisel (notamment n° 4, 7, 10) avant de parcourir, de la rue des Canadiens à la rue Léon Salva, la longue rue Jean-Baptiste-Gilbert (notamment n° 6, 27, 44, 95). L'œil est d'abord surpris par un véritable festival de fers forgés. Délaissant la rigueur néo-classique des lignes droites et des courbes, les grilles et les balcons sont dessinés comme autant de motifs foisonnants, rivalisant d'audaces et ne dédaignant pas l'asymétrie. Ici on pourra voir des rubans, agités par le vent d'ouest, ailleurs l'évidence du monde végétal (tiges en mouvement, fleurs épanouies) s'impose, évoquant directement l'escalier de la

*Majorelle*  
1899

maison Tassel à Bruxelles (réalisé par Victor Horta en 1893), le Castel Béranger parisien d'Hector Guimard (1899) ou encore l'œuvre de Majorelle, principal ferronnier de l'École de Nancy. La liberté baroque qui s'exprime là ne renvoie pas en effet aux appareils chargés du style rocaille (Louis XV) mais bel et bien à la démarche féérique du Modern Style. Ici aussi la cohérence de l'appareil décoratif, dont on trouverait d'autres exemples (rue Verte sur la rive nord par exemple) est remarquable.

Il faut ici évoquer une certaine tradition locale. Depuis le Second-Empire, en effet, Rouen peut être considérée comme un centre important de création de fer forgé. L'arrivée, en 1863 du



feronnier Ferdinand Marrou, fut sans aucun doute déterminante. Largement soutenu par les élites industrielles locales (le mécène François Depeaux, la Société libre d'émulation), Marrou travailla aussi bien pour le jeune service des architectes des Monuments Historiques (flèche de la Cathédrale de Rouen, toiture du Gros-Horloge et du Palais de Justice) que pour des propriétaires privés. Les rouennais s'habituaient à ses récitals de métaux forgés ou repoussés.

Un demi-siècle plus tard, en 1920, la donation Le Secq des Tournelles

faisait de la ville de Rouen, l'un des plus hauts lieux européens de collections de fer forgé. L'installation du musée, entre 1920 et 1925, permit aux élèves des écoles des Beaux-Arts et d'architecture, de se familiariser avec d'autres techniques d'expressions artistiques, au moment où les arts décoratifs étaient à nouveau célébrés (École de Nancy en 1900, exposition des Arts Décoratifs de 1925). On comprend mieux dès lors la qualité des grilles sottrevillaises et leur intérêt patrimonial.

D'autant que la décoration ne s'arrête pas à la ferronnerie. Le souci d'originalité des propriétaires se marque aussi dans l'utilisation des boiseries (faux colombages, croix de Saint-André, corniches) voire dans l'incrustation de céramiques émaillées (en saillie ou en aplat).



INCRUSTATION DE CÉRAMIQUE RUE J-B-GILBERT

L'alternance, jamais standardisée, de la brique et de la pierre (chaîne d'angle harpée, appareillage en damier ou en épi) voire, comme dans la rue Jean-Baptiste-Gilbert, des pignons étonnants (à redents ou chantournés), signalent un souci de distinction étonnant. Que dire encore des marquises, toutes plus fantasques les unes que les autres, la couleur, rehaussant parfois habilement l'effet baroque. De la plus petite à la plus vaste des demeures de la rue Jean-Baptiste-Gilbert, on notera une recherche esthétique, qui fait aujourd'hui de ce quartier un lieu de mémoire spécifique.

Ce patrimoine artistique témoigne de la véritable naissance des banlieues, entre les années 1880 et 1930. Au recensement de 1832, Sotteville comptait moins de 4 000

habitants. Elle passe à plus de 16 000 en 1891, grâce à l'implantation de nombreuses entreprises. On dénombre en effet, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, 3 filatures de coton, des fabriques de boulons, huile, colles, savon, chaux, vinaigre, plâtre, la plupart nées depuis le Second-Empire. Plus encore, la création, en 1841, de l'atelier de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, puis son transfert à Sotteville, en 1845, après l'ouverture de la ligne Paris-Rouen, fut source de développement urbain. À la fin du siècle les ateliers de chemins de fer sottevillais employaient près de 2 000 personnes. Ces nouvelles industries, la plupart polluantes, nécessitaient une place que le centre-ville rouennais ne pouvait offrir. Elles drainèrent alors un peuple ouvrier et cadre qui s'installa en

banlieue. La rue Jean-Baptiste-Gilbert fut, sans doute en raison de la proximité du Jardin des Plantes, élue par les nouveaux cadres sottevillais.

Reste le problème de l'unité de style. Doit-on ici évoquer une école rouennaise "d'Art nouveau", qui à l'instar de celle de Nancy, démontra la vigueur des arts décoratifs industriels ? Certes, on connaît l'importance de la ferronnerie rouennaise. Les œuvres que Ferdinand Marrou réalisa entre 1863 et 1917 sont aujourd'hui inscrites à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques (Maison Marrou, au 29 de la rue Verte, atelier Marrou, 70, rue Saint-Romain). Mais les motifs repérés rive sud, et surtout à Sotteville, n'évoquent pas les œuvres de Marrou, à la fois plus chargées

(fers sur les fenêtres par exemple) et plus légères (plus que le baroque c'est le gothique qui inspire Marrou, disciple de Viollet-le-Duc). Par ailleurs, les références aux formes géométriques, qui ponctuent les arabesques "Art nouveau", incitent à la prudence. Elles témoignent de la percée, dans les années 1925-1935, du cubisme architectural. On en trouverait, ici même, d'autres exemples.

La construction de façades octogonales (17, rue Louis-Antier) ou l'usage du demi-cercle présent aussi bien sur des maisons (quartier du Champ de Courses) que sur le Trianon (114, avenue du 14 juillet), cinéma édifié en 1932.

De fait, sinon la construction de ces demeures, du moins la pose des grilles est souvent postérieure à la

Première guerre mondiale. Les grilles, toutes originales, ont été en fait l'oeuvre des ateliers de ferronnerie des classes de collèges des environs (Marcel Sembat notamment). Dopé pour un temps par la loi Astier du 25 juillet 1919 sur l'enseignement professionnel (création du Certificat d'aptitude professionnelle), puis, par la mise en place, en 1925 de la taxe professionnelle et des chambres de métiers, l'enseignement technique se développe dans l'entre-deux-guerres. En mal de travaux pratiques, les professeurs de ferronnerie, firent réaliser des commandes particulières. Ainsi s'expliquent à la fois la pérennité d'un style "Art nouveau" dans l'entre-deux-guerres rouennais (lors même que le retour à l'ordre des années vingt l'avait fait

passer de mode) et les motifs géométriques propres à l'Art-Déco (lancé par l'Exposition internationale des arts décoratifs de 1925). Ces grilles magnifiques s'avèrent être de très réussis exercices de style, permettant aux élèves de pratiquer les différentes modalités d'assemblage du fer.

Au demeurant la Seconde guerre mondiale allait bientôt niveler le paysage architectural de la banlieue, en imposant une reconstruction rapide et fonctionnelle. Autres temps, autre patrimoine.



## SOTTEVILLE : LA RUE GARIBALDI

On laissera ici de côté la polémique sur l'esthétique de la Reconstruction. Les immeubles collectifs n'appartiennent peut-être pas au patrimoine esthétique de l'humanité, mais ils appartiennent de toute façon à l'histoire des cités. En ce sens, à l'instar des plus anciennes rues de Sotteville, ils invitent au regard.

La rupture naît ici de la possibilité d'une table rase. Siège d'une importante gare de triage, Sotteville fut copieusement bombardée, par la Royal Air Force ou l'US Army Air Force, le printemps 1944 constituant la saison la plus terrible. Des quartiers entiers furent détruits, avant ou après la Libération, les ruines ne laissant guère le choix. La ville a perdu alors près de 70% de ses habitations. L'État organisa en partie la Reconstruction, en désignant, à la manière des architectes en chef des Monuments historiques, des architectes en chef de la Reconstruction. Marcel Lods (1891-1978), figure marquante de





l'entre-deux-guerres, fut désigné pour le secteur Rouen-Sud (Sotteville, Saint-Étienne-du-Rouvray). Né en 1891 à Paris, Lods avait commencé sa carrière d'architecte aux côtés d'Eugène Beaudouin. Tous deux adhérents aux fameux congrès internationaux de l'architecture moderne, Beaudouin et Lods illustrèrent un urbanisme d'avant-garde, fonctionnel et sans concession, s'appuyant sur l'utilisation de structures pré-fabriquées (Drancy, Bagneux, Clichy). On sait que la Reconstruction, puis les Trente Glorieuses marquent le triomphe de l'École moderne d'architecture. Lods y participe, même si ses ouvrages les plus marquants (église Sainte-Jeanne d'Arc de Belfort, ensemble des Grandes

Terres de Marly-le-Roy) ne sont pas normands. Pourtant le recours à l'architecture moderne n'allait pas de soi. Différentes options se présentaient : pastiche, modernisation, table rase.

La Reconstruction à l'identique, adoptée ailleurs (Saint-Malo, Varsovie) n'était pas envisageable ici. On rappellera que les impératifs de logement étaient considérables. Non seulement il fallait reloger ceux qui avaient tout perdu, mais il fallait aussi accueillir des familles plus nombreuses (redémarrage de la natalité dès 1942, accru par le baby-boom de l'après-guerre). L'accélération de l'exode rural au cours des Trente Glorieuses, maintint la pression sur les élus locaux ayant en charge

l'urbanisme. Entre 1945 et 1954, près de 1200 logements furent ici construits. Un nouveau monde devait sortir de terre, sans qu'on ait réellement le temps de sacrifier aux priorités esthétiques.

D'où ces immeubles Lods, qui inaugurent une mode des provinces (Bourgogne, Anjou, Champagne...) reproduite à l'en- vie, et que les grincheux regarderont trop vite comme des "cages à lapins". Évitions cependant le piège de l'anachronisme. La crise contemporaine des banlieues n'était pas fatalement inscrite dans la conception de l'habitat collectif de l'après-guerre. À bien des égards les barres sottevillaises (qui rappellent celles de Drancy aujourd'hui détruites) constituèrent des améliorations notables,

proposant des logements plus sains (humidité, aération, voirie) et plus fonctionnels (séparation des pièces, coins repas, passe-plats, balcons, parkings, terrasses accessibles). Quand on connaît les conditions de logement à Rouen entre les années 1945 et 1960 (maisons de rapport insalubres, jamais rénovées, sans eau ni électricité, avec des toilettes au fond du jardin), on mesure le progrès qu'a pu constituer pour des familles entières ces édifices aujourd'hui décriés.

Au demeurant Marcel Lods, architecte et urbaniste de la Reconstruction de Sotteville, ne négligea pas la réflexion esthétique. On identifie trop souvent le Mouvement moderne, avec l'usage exclusif du béton armé et



IMMEUBLES MARCEL LODS

des façades lisses (mur rideau). Et l'on fait comme s'il n'existait pas d'espace architectural entre le style régionaliste propre à l'entre-deux-guerres et le style international propagé par Le Corbusier. Il n'existe pourtant pas une, mais des reconstructions. Entre l'option radicale, développée au Havre par Auguste Perret, celle, néo-classique et intégrante de Jacques Gréber à Rouen ou celle de Marcel Lods à Sotteville, les conceptions s'opposent et la modernité se décline différemment.

Les immeubles Lods, construits en béton armé, utilisent en décoration extérieure ce même silex qui pare les maisons individuelles de l'entre-deux-guerres. Il reproduit ici, l'utilisation de motifs de décoration qu'il avait déjà utilisés

à la cité de la Muette à Drancy (1935). La tonalité rouge qui domine, rehaussée par la peinture des balcons, assure une transition entre l'ancien et le nouveau monde sottevillais. Les décrochés des façades (colonnes des balcons assurant une relative autonomie horizontale des logements), déjà utilisés à la cité du Champ-des-Oiseaux de Bagneux en 1931, comme le dessin des toits-terrasses, permet de rompre la monotonie de l'alignement. On notera que le tracé récent du métro assure une perspective nouvelle sur ces ensembles, soulignant leur orientation héliothermique. C'est ce métro justement qui nous conduit à la dernière étape de cette traversée architecturale du siècle, la place de l'Hôtel-de-Ville.

## SOTTEVILLE : LA PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE

D'une certaine manière la Reconstruction sottevillaise, planifiée par Marcel Lods à la fin des années quarante, reste inachevée, un demi-siècle plus tard. La création d'un Service d'Urbanisme par la municipalité Bourguignon et l'opportunité de l'arrivée du métro, devait permettre d'apporter une pièce supplémentaire au patrimoine sottevillais.

La gare métrobus de la place de l'Hôtel-de-Ville inaugurée en 1995, s'impose comme l'un des projets architecturaux les plus ambitieux de l'agglomération rouennaise de ces vingt dernières années. Comme tous les projets contemporains elle suscite l'enthousiasme des uns et le rejet

des autres, mais elle ne génère aucune indifférence. Elle propose aussi un véritable dialogue entre l'ancien et le nouveau, seule véritable alternative à l'urbanisme strictement patrimonial. Pour concevoir cette gare, l'architecte italien Alessandro Anselmi a longtemps parcouru la ville, s'imprégnant des spécificités de la sociabilité sottevillaise. C'est d'abord le passé d'une ville industrielle que la gare évoque, celle du rail notamment, avec l'emploi exclusif d'une architecture métallique. Cette plongée dans le XIX<sup>e</sup> siècle, évoque à la fois la grandiloquence et la gratuité de l'œuvre de Gustave Eiffel (antenne lumineuse signalétique),

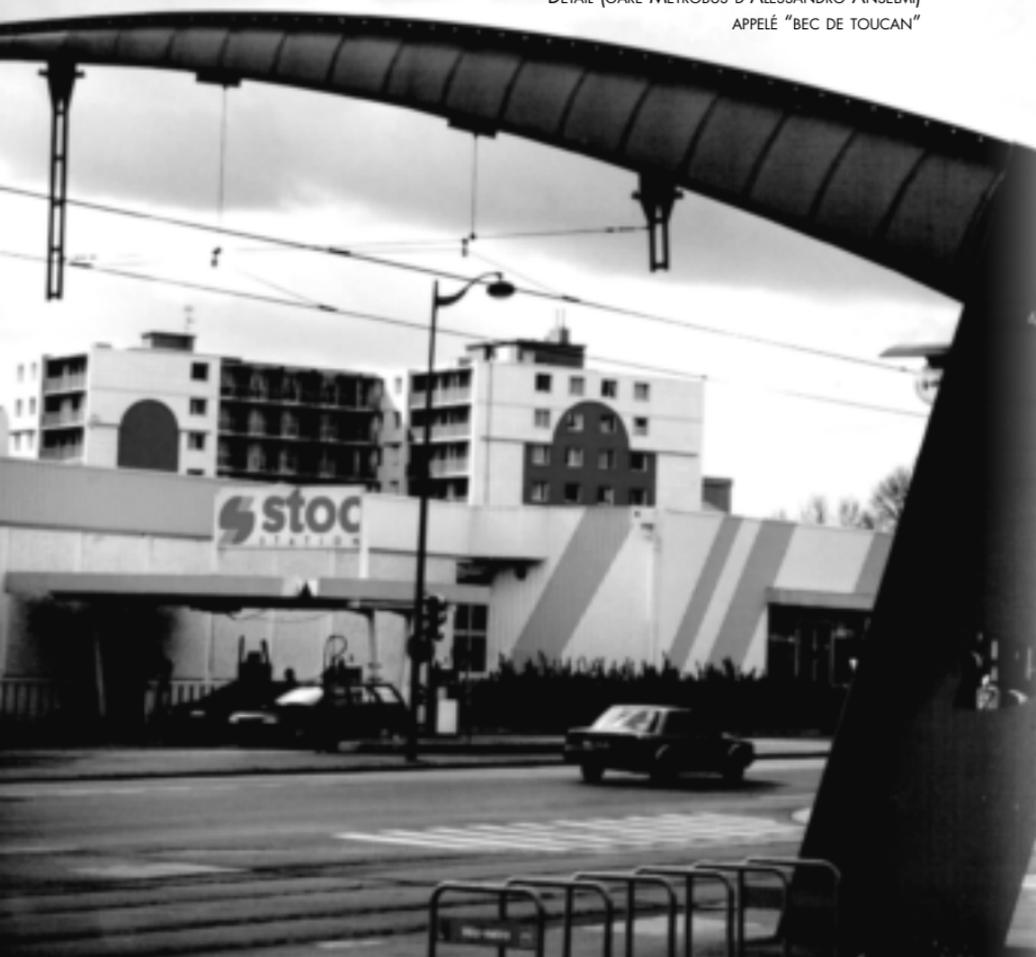
et les parapluiés des halles de Victor Baltard (voûte). Après le rail, vient en effet le "ventre de Sotteville". Espace fonctionnel et commercial, la gare métrobus s'ouvre largement sur la place du marché. Son auvent torse signale justement les halles éphémères qui, tous les jeudis matins, transforment cette place en premier marché de l'agglomération.

Mais le passé de Sotteville n'est pas seulement celui de la

Révolution industrielle. Comme toutes les communes de banlieue, la ville est aussi, on l'a vu, fille de la Reconstruction. Anselmi dialogue de toute évidence avec cette période, travaillant une place commencée par Marcel Lods. La volonté d'ouverture du projet (dont le prolongement devrait consister, à l'aube du troisième millénaire, en l'aménagement de la place de l'Hôtel-de-Ville), rappelle la modularité du marché

GARE MÉTROBUS D'ALESSANDRO ANSEMI,  
PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE

DÉTAIL (GARE MÉTROBUS D'ALESSANDRO ANSEMI)  
APPELÉ "BEC DE TOUCAN"



couvert et de la Maison du Peuple, construits en béton armé par Beaudouin et Lods à Clichy en 1939. Rejetant par ailleurs le dogme fonctionnel de cette époque, Anselmi utilise des matériaux de structure souvent occultés (l'acier peint couleur pistache) pour réaliser des oeuvres explicitement surréalistes, brouillant les pistes de l'architecture (Le Corbusier) et de la sculpture (Calder).

Ainsi l'oeuvre futuriste d'Anselmi se veut avant tout inscrite dans la tradition locale. Elle est maillon plus que rupture architecturale.

Cette fonction patrimoniale n'est pourtant pas celle que les Sottevillais mettent en avant. Ils ont vite fait de rebaptiser cette gare, les

rangées d'épines (tubes lumineux) de la toiture en faisant, pour les petits et les grands le "hérisson", tandis que les lampadaires inclinés évoquaient des oiseaux majestueux (becs et yeux de toucans). Tout un bestiaire se déploie ici, les stries des voûtes évoquant tantôt la carapace d'un géant de la préhistoire, tantôt le squelette d'un poisson monstrueux. L'univers des formes marines est d'ailleurs répété à satiété (abri et banc en forme de vagues). De fait, la fonction ludique de cet espace, dont on pourrait encore parfaire l'appropriation, s'impose comme une réussite là où l'échec de l'Espace du Palais en centre-ville de Rouen (injustement mais logiquement déserté) témoigne que l'architecture sans l'urbanisme n'est qu'une chimère.

Les textes sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs.

**Loïc VADELORGE**  
**Maître de Conférences à l'Université de Versailles**  
**Saint-Quentin-en-Yvelines**

**Sincères remerciements :**

Ce travail doit beaucoup, pour sa dernière partie, à Monsieur **Mefteh Lissiri**, architecte, chargé de missions au Service d'Urbanisme de Sotteville-lès-Rouen

© **Photographies** : Loïc Vadelorge et l'Agglomération de Rouen

Nouveau tirage à 10 000 exemplaires  
sur les presses de l'imprimerie E.T.C à Yvetot  
**Dépôt légal : juin 2006. N°ISBN 2 - 913914-70-5**  
**© Agglomération de Rouen**  
**Collection histoire(s) d'agglomération - N°ISSN 1291-8296**

---

**Composition du groupe Histoire :**

- Alain Alexandre - Jean-Yves Merle - Jean-Robert Ragache - Philippe Renault  
- Charles Théron - Loïc Vadelorge

---

**Conception, réalisation et suivi :**

Direction Culture - Patrimoine - Jeunesse  
Agglomération de Rouen

**Serge Martin-Desgranges**  
**Jean-François Paux**  
**Franck Delauney**

---

**Réalisation :**

**Nicolas Carbonnier**

---

**Contact :**

**Direction Culture - Patrimoine - Jeunesse**

**Agglomération de Rouen**

Immeuble "Norwich House"

14 bis, avenue Pasteur - BP 589

76006 Rouen Cedex 1

Tél : 02 32 76 44 95 - Fax : 02 32 08 48 65

e-mail : [culture@agglo-rouennaise.fr](mailto:culture@agglo-rouennaise.fr)

---

**Conception graphique :**

Stéphanie Lejeune - Nicolas Carbonnier

**Retrouvez la collection  
histoire(s) d'agglo sur**

**[www.agglo-de-rouen.fr](http://www.agglo-de-rouen.fr)**

**et au Point Info de l'Agglomération de Rouen  
au 50, rue de la Vicomté,  
angle de la rue aux Ours  
à Rouen**

**GRATUIT, ne peut être vendu  
Imprimé sur papier recyclé**